

JANE JOHNSON

La
Route
du sel



Libre  Expression

JANE JOHNSON

La
Route
du sel

Roman

Traduit de l'anglais par Thierry Piélat

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Lorsque j'étais enfant, j'avais dressé un wigwam dans le jardin derrière la maison : un rond de fine cotonnade jaune arrimé à une perche en bambou et maintenu au sol par des piquets. J'y allais chaque fois que mes parents se disputaient. Je m'allongeais sur le ventre en me bouchant les oreilles et fixais des yeux les animaux rouges imprimés sur son liseré décoratif avec une telle intensité qu'au bout d'un moment ils se mettaient à gambader et à courir. Je n'étais plus dans le jardin mais dans les Plaines, vêtue d'une tunique à franges en daim et coiffée de plumes, exactement comme les guerriers indiens des films que j'allais voir chaque samedi matin au cinéma du quartier.

Même à cet âge, je préférais être dehors plutôt qu'à l'intérieur. La tente était mon espace vital, aussi vaste que mon imagination, autrement dit infinie. Alors que la maison, malgré sa splendeur et sa grandeur, me paraissait confinée et étouffante. Elle était remplie d'objets et pleine de l'amertume de mes parents, tous deux archéologues ; amoureux du passé, ils s'étaient entourés de boîtes bourrées de papiers jaunis, d'objets anciens et poussiéreux, coquilles vides, fragiles et friables de civilisations disparues. Je n'ai jamais compris pourquoi ils avaient décidé de m'avoir : même le bébé le plus silencieux, le bambin le plus docile, l'enfant le plus studieux aurait rompu le calme artificiel digne d'un musée dont ils s'étaient enveloppés. Ils vivaient dans cette maison, coupés du monde, dans une bulle où flottaient silencieusement des particules de poussière pareilles aux flocons de neige dans un globe

de verre. Sauvageonne bruyante, désordonnée, qui n'en faisait qu'à sa tête, je n'étais pas le genre d'enfant à parfaire une telle existence. Je préférais les jeux brutaux des garçons aux relations paisibles et codifiées des filles. J'avais des poupées, que le plus souvent je décapitais, scalpais ou enterrais dans le jardin avant de les oublier. Je ne trouvais pas d'intérêt à confectionner des vêtements à la mode pour ces petits mannequins en plastique d'un rose étrangement pastel au torse d'insecte et aux cheveux d'un blond cuivré artificiel que les autres filles pomponnaient et aimaient tant. Je ne me souciais pas davantage de mes propres vêtements; j'aimais mieux fabriquer des catapultes et des missiles en terre humide, donner la chasse à mes camarades de jeu jusqu'à avoir un point de côté et mal aux côtes à force de rire, construire des cabanes et courir partout à moitié nue, même en hiver.

« Petite sauvage ! m'admonestait ma mère en me donnant une grande claque sur les fesses. Pour l'amour du ciel, habille-toi, Isabelle. » Elle disait cela avec toute la sévérité que pouvait exprimer la sécheresse de son accent français, comme si elle avait pu m'inculquer un comportement civilisé en m'appelant par mon prénom démodé. Mais ça ne marchait jamais vraiment.

Mes amis m'avaient surnommée Izzy. Cela me correspondait bien : agitée, toujours à courir, faire du bruit, une vraie plaie, en somme.

Dans le jardin derrière la maison, mes amis et moi jouions aux cow-boys et aux Indiens, aux Zoulous, au roi Arthur et à Robin des bois, armés de bambous dérobés dans le potager en guise d'épées et de lances, d'arcs et de flèches. Quand c'était à Robin des bois, j'insistais toujours pour être l'un de ses joyeux compagnons ou même le shérif de Nottingham – tout sauf la jeune Marianne. Dans toutes les versions de la légende que je connaissais, son rôle se bornait à être une prisonnière tombée en pâmoison et délivrée, ce qui ne me tentait guère. Je voulais en découdre, donner des coups de bâton en vrai garçon manqué que j'étais. C'était à la fin des années 1960 et au début des années 1970 : le mouvement de libération de la femme n'avait pas encore

transformé Marianne, Guenièvre, Arwen et autres héroïnes complaisantes en fonceuses fougueuses. Par ailleurs, comparée aux jolies petites filles au teint pâle qui étaient mes amies, j'étais trop moche pour personnifier l'héroïne. Je m'en fichais, j'aimais bien être moche. J'avais une épaisse chevelure noire, la peau sale, de la terre sous les ongles et des cals aux pieds et c'est comme ça que je préférais être. Je poussais des hurlements quand ma mère me faisait prendre un bain, quand elle m'attaquait au savon noir ou essayait de démêler mes cheveux ! S'il y avait des invités, ce qui arrivait parfois, il fallait qu'elle les avertisse : « Ne faites pas attention à ces cris. Ce n'est qu'Isabelle. Elle déteste qu'on lui lave les cheveux. »

Vous ne m'auriez pas reconnue trente ans plus tard.

Le jour où je suis allée chez le notaire chercher la lettre laissée par mon père dans son testament, je portais un tailleur-pantalon classique de chez Armani et des talons hauts Prada. Mes cheveux rebelles étaient coupés au carré à hauteur d'épaules, mon maquillage, discret et appliqué d'une main experte, mes ongles, soigneusement manucurés. Si ma mère avait été encore de ce monde, elle aurait vu d'un très bon œil ma nouvelle présentation. Il était difficile de concilier les deux, même pour moi, qui avais franchi toutes les étapes entre le petit hooligan malpropre que j'avais été et la femme d'affaires bien mise que j'étais devenue.

La lettre était courte et énigmatique, ce qui ressemblait bien à mon père, lui-même petit et secret. Elle disait :

Ma chère Isabelle

Je sais que je t'ai beaucoup déçue, comme père et comme homme. Je ne te demande pas de me pardonner, ni même de me comprendre. Ce que j'ai fait n'est pas bien : je le savais sur le moment comme je le sais maintenant. Une décision malheureuse en entraîne une autre, puis encore une autre, en un enchaînement qui mène à la catastrophe. Il y a derrière cette catastrophe toute une histoire mais ce n'est pas à moi de la raconter. Il t'appartient de la reconstituer car elle est tienne et je ne veux pas la réinterpréter à ta place

ou la gâcher comme j'ai gâché tout le reste. Je te laisse donc la maison et quelque chose de plus. Dans le grenier, tu trouveras une boîte marquée de ton nom. Elle contient ce que tu pourrais appeler les « jalons » de ta vie. Je sais que tu t'es toujours sentie en désaccord avec le monde dans lequel tu t'es trouvée et c'est au moins pour moitié de ma faute, mais tu t'en es sans doute accommodée maintenant. Si tel est le cas, oublie cette lettre. N'ouvre pas la boîte. Vends la maison et tout ce qu'elle renferme. Ne réveille pas les bêtes endormies.

Va en paix, Isabelle, et que mon amour t'accompagne. Pour le peu qu'il vaille.

Anthony Treslove-Fawcett

J'ai lu cette lettre dans l'étude notariale, dans le quartier de Holborn, à dix minutes à pied du bureau où je travaillais comme conseillère fiscale grassement payée, sous le regard curieux du notaire et de son clerc. L'enveloppe contenait également un jeu de clés de la maison dans un gousset en cuir usé.

— Tout va bien ? demanda jovialement le notaire.

Étrange question à poser à quelqu'un qui vient de perdre son père, mais peut-être ne savait-il pas que je ne l'avais pas vu depuis près de trente ans. Je tremblais tellement que je pouvais à peine parler.

— Oui, merci, ai-je réussi à répondre en fourrant maladroitement la lettre et les clés dans mon sac.

Rassemblant toute ma détermination, je lui ai adressé un sourire si radieux qu'il aurait aveuglé la Justice elle-même. Le notaire cacha mal sa déception de ne pas m'entendre révéler le contenu de la lettre. Puis il me tendit un dossier et se mit à parler à toute vitesse.

Tout ce que je voulais maintenant, c'était m'en aller. J'avais besoin de sentir le soleil sur ma peau, d'être dehors. J'avais l'impression que les murs du bureau, couverts d'étagères surchargées de dossiers et de gros meubles-classeurs, se refermaient sur moi. Le notaire me bombardait de mots comme « homologation », « comptes bloqués » et « procédure légale », bourdonnement exas-

pérant de mouches à l'arrière de mon crâne. Alors qu'il était en plein milieu d'une phrase, j'ouvris brusquement la porte, sortis dans le couloir et m'enfuis par l'escalier.

J'avais quatorze ans quand mon père nous a quittées. Je n'ai pas pleuré, pas versé une larme. Son absence suscitait en moi des sentiments partagés : je le haïssais parce qu'il était parti, le méprisais parce qu'il nous avait abandonnées, mais de temps à autre je regrettais le père qu'il s'était révélé être parfois tout en éprouvant un profond soulagement qu'il ne soit plus là. Cela rendait la vie plus facile, bien que plus froide et appauvrie. Ma mère ne montrait pas l'affliction que son départ aurait dû lui causer. Elle n'était pas démonstrative, ma mère, et je ne la comprenais pas : elle est restée un mystère toute sa vie. Mon père, avec son caractère volcanique et son tempérament colérique, me ressemblait davantage, alors que ma mère était glaciale et polie, et ne se souciait que du visage que l'on montre aux autres. S'agissant de mon éducation, elle s'était chargée de surveiller mes progrès scolaires, de mon apparence, de mes manières. Elle trouvait vulgaire d'afficher ses sentiments ; mon exubérance et mes crises de rage ont dû terriblement la décevoir. Elle me traitait avec une sorte d'impatience froide, une exaspération réprimée, répétant inlassablement ses admonestations et ses critiques comme si j'avais été un poirier en espalier qui devait être taillé sans cesse pour pousser dans la direction voulue. Pendant la majeure partie de mon existence, j'ai cru que toutes les mères étaient ainsi.

Mais un jour, à mon retour de l'école, l'atmosphère de la maison était différente, chargée et menaçante, comme si un orage se préparait. Je trouvai ma mère assise dans la pénombre, les rideaux tirés. Je lui demandai si ça allait, soudain effrayée à l'idée de perdre mon deuxième parent.

J'ouvris les rideaux et le soleil éblouissant de la fin d'après-midi effaça ses traits, transformant son visage en un masque blanc et uni de kabuki, faisant d'elle une étrangère à la présence dérangement. Cette femme sans visage me regarda un instant

comme si j'étais une inconnue. Elle finit par dire : « Tout était merveilleux entre nous jusqu'à ta venue. J'ai su que tu gâcherais tout dès le premier instant où je t'ai tenue dans mes mains. » Elle marqua une pause. « Ce sont parfois des choses que l'on sait tout simplement. Je lui avais dit que je ne voulais pas d'enfants, mais il y tenait absolument. » Elle me fixait de ses yeux sombres et je fus consternée par la malveillance silencieuse que j'y apercevais.

Un long moment passa. Je sentais mon cœur battre à se rompre. Puis elle me sourit et se mit à parler des rhododendrons du jardin.

Le lendemain, elle était exactement la même que d'habitude. Elle eut un claquement de langue désapprobateur en voyant l'état de mon uniforme – je m'étais endormie sans le retirer et il était tout chiffonné – et essaya de me le faire enlever pour lui donner un coup de fer, mais j'étais déjà dehors. À partir de ce jour, j'ai vécu comme si je marchais sur un lac gelé, terrifiée à la pensée que la fragile couche de glace puisse céder et me précipiter dans les eaux troubles et obscures entrevues dessous. Bien entendu, personne d'autre n'était au courant de nos relations bizarres et tendues : à qui en parler et qu'en dire ? Abandonnée par un de mes parents, redoutant d'entrevoir à nouveau le vide terrifiant à l'intérieur de l'autre, je me rendais compte que j'étais seule ; et les années passant, je me suis évertuée à me suffire à moi-même, non seulement sur le plan financier, mais à tous égards. Je me suis fermée aux désirs, aux besoins, aux souffrances ; j'ai créé autour de moi une bulle dans laquelle personne ne pouvait pénétrer.

Mais ce soir-là, quand j'ai relu la lettre, assise à la table de la cuisine, j'ai su que la bulle était sur le point d'éclater.

« Oublie cette lettre. N'ouvre pas la boîte. Vends la maison et tout ce qu'elle renferme. Ne réveille pas les bêtes endormies... »

A-t-on jamais écrit une lettre d'adieu susceptible à ce point d'engendrer le tourment ? Qu'entendait-il par ces « bêtes endormies » ? L'expression me hantait. J'étais envahie par une excita-

tion mystérieuse et profonde. Ma vie était réglée et morne depuis longtemps, mais je sentais que cela allait changer.

À la gym, le lendemain matin, j'ai couru, marché, pédalé et soulevé des poids avec détermination pendant une heure. Je me suis douchée, habillée en Chanel et suis arrivée au bureau à neuf heures moins dix précises comme toujours. J'ai allumé mon ordinateur, examiné mon agenda et dressé la liste des tâches du jour en leur attribuant durée et priorité.

J'avais veillé à ma sécurité dans tous les aspects de mon existence et, comme disait Benjamin Franklin, il n'y a de sûr dans la vie que la mort et les impôts. N'étant guère attirée par le métier d'entrepreneur des pompes funèbres, j'avais choisi la seconde option. Ma vie professionnelle de conseillère fiscale auprès d'entreprises s'écoulait dans une paisible routine quotidienne. La plupart du temps, je quittais le bureau à six heures et demie, prenais le métro et le train pour rentrer chez moi, me préparais un repas frugal, lisais un livre et regardais les informations télévisées avant d'aller me coucher, seule, à onze heures. De temps à autre, j'allais en ville rencontrer une amie ou faire de nouvelles connaissances. Il m'arrivait de m'entraîner au mur d'escalade *indoor* de Westway ou du Castle, que je grimpais comme un démon, ma seule concession à l'Izzy perdue, prise au piège au fond de moi. Voilà à quoi se résumait ma vie.

Je n'avais conservé aucune de mes relations de l'adolescence. À l'exception d'Ève.

Je la connaissais depuis l'âge de treize ans, quand elle s'était installée dans le quartier avec son père. Ève était tout ce que je n'étais pas : jolie, drôle et plus raffinée que nous toutes, qui avions pour principale occupation d'essayer de nous mettre des épingles de nourrice dans les oreilles et participer, avec quelque retard, à la révolution punk. Ève portait d'authentiques pantalons bondage Westwood et des tee-shirts déchirés noués avec art à la taille ; avec tout ça et ses cheveux blond clair, elle ressemblait à Debbie Harry. Tout le monde l'aimait, mais Dieu

sait pourquoi c'est moi qu'elle avait choisie comme amie et c'est vers elle que je me suis tournée le premier samedi matin après avoir accusé réception de cette lettre de mon père qui avait eu sur moi l'effet d'une bombe.

— Viens, lui dis-je. J'ai besoin d'un soutien moral.

Son rire résonna au bout du fil.

— Tu n'as pas vraiment besoin de moi pour ça. Accorde-moi une demi-heure, je t'apporterai un soutien immoral. C'est beaucoup plus rigolo.

Elle m'avait accompagnée à l'enterrement et avait pleuré à en avoir les yeux rouges alors que j'avais gardé un visage de marbre. Ceux qui ne me connaissaient pas pensaient qu'elle était la fille d'Anthony.

— Il était sympa, ton père, me dit-elle en faisant tourner sa tasse de café entre ses mains. Tu te souviens quand Tim Fleming m'a brisé le cœur ?

Tim Fleming avait dix-sept ans alors que nous en avions treize : louche, cheveux longs, veste en cuir. Sortir avec lui, c'était courir après les embrouilles, exactement ce que voulait Ève et qu'elle ne manqua pas d'avoir.

— Comment l'oublier ?

— Ton père m'a décoché un de ses regards... tu sais... — elle pencha la tête de côté et me fixa d'un œil de fouine en une imitation très réussie, quoique exagérée, de l'expression la plus inquisitrice de mon père — et il m'a dit : « Une jolie fille comme toi, perdre son temps avec un con comme celui-là ! » C'était si drôle, un tel mot prononcé avec son accent incroyablement snob, que j'ai éclaté de rire. Et c'est ce que j'ai dit à Tim la fois suivante où je l'ai vu, tu te souviens ? « Je perds mon temps avec un con comme toi ! »

Je me souvenais en effet d'Ève fonçant sur Tim Fleming devant le kebab où il traînait avec ses copains ce samedi à l'heure du déjeuner et lui lançant les mots à la figure, ses cheveux blonds flottant comme une bannière. Elle était si vive, avait un tel air de défi que j'étais fier d'elle. Mais l'image qu'elle avait

de mon père n'était cependant pas celle que je me rappelais le mieux.

Elle lut sa lettre, sourcils froncés sous l'effet de la concentration, puis la relut.

— Bizarre, dit-elle enfin en me la rendant. Une boîte au grenier ? Tu crois qu'elle contient le cadavre en décomposition de ta mère ? Peut-être qu'elle n'est pas morte en France, après tout.

Elle fit une affreuse grimace. Son eye-liner avait coulé sous son œil gauche. Ça me démangeait de tendre la main pour l'essuyer, parce que ça ne faisait pas net.

— Non, non, elle est bien repartie en France.

Dès mon entrée à l'université, comme si elle niait désormais toute responsabilité à mon égard, ma mère avait vendu sa part de la maison à mon père pour une somme astronomique (je ne m'étais même pas rendu compte qu'ils étaient restés en contact) et était retournée en France. J'étais allée la voir à deux reprises et à chaque fois elle s'était montrée distante et polie comme elle l'aurait été avec une relation de passage. Chaque fois j'avais senti des ombres glisser derrière son apparence posée et je savais que si ces ombres avaient fait surface, elles auraient eu des dents monstrueuses et le pouvoir de détruire. Lorsque je décidai de ne plus lui rendre visite, ce fut probablement un soulagement pour toutes les deux.

Ève posa une main consolatrice sur mon bras.

— Qu'est-ce que ça te fait, tout ça ?

— Je ne sais pas.

C'était vrai.

— Oh, allez, Iz ! C'est moi, Ève, l'épave affective. Tu peux te lâcher.

— Pour être franche, ç'a été un peu un choc d'apprendre qu'il était mort. La dernière fois que je l'ai vu à la télé, il avait l'air d'aller bien. Mais le produit de la vente de la maison sera le bienvenu.

Elle parut consternée quelques instants. Puis elle me gratifia d'un grand sourire forcé comme celui que l'on adresse à

un bambin de trois ans qui vient par inadvertance (ou non ?) de marcher sur une grenouille.

— Tu dois être encore un peu sous le choc. Certaines personnes saisissent tout de suite l'énormité d'un décès ; pour d'autres, il faut plus de temps. Le chagrin vient plus tard.

— En toute honnêteté, Ève, je ne crois pas. Il est sorti de ma vie quand j'avais quatorze ans. En m'écrivant cette satanée lettre, c'était la première fois qu'il reprenait contact. Qu'est-ce qu'on est censé ressentir pour le père qui vous a fait ça ? Aussi riche soit-il.

Peut-être mon père était-il riche à la fin de sa vie, mais il ne l'avait pas toujours été. On ne fait pas fortune dans l'archéologie, c'est bien connu. Il avait une véritable passion pour les civilisations anciennes et il avait rejeté le monde moderne, estimant qu'il était irrémédiablement pourri, ce qui n'était pas tout à fait surprenant de la part d'un jeune qui avait atteint sa majorité juste après la Seconde Guerre mondiale, dont l'inhumanité et les horreurs avaient été révélées à la Libération. Lorsqu'il avait rencontré ma mère sur un site de fouilles en Égypte, il avait trois sous en poche. Elle, au contraire, venait d'une famille d'aristocrates français, propriétaire d'une élégante maison dans le 1^{er} arrondissement à Paris et d'un petit château dans le Lot. Ils ont parcouru le monde ensemble, d'un site antique à l'autre. Ils ont visité la ziggourat déterrée à Dour-Ountash et participé pendant un temps aux fouilles de James L. Kelso à Béthel. Ils ont vu les crânes néolithiques plâtrés exhumés à Jéricho et se sont extasiés devant la ville rouge rosé de Pétra. Ils ont vu la pyramide à degrés d'Imhotep et la cité des morts à Saqqarah, marché au milieu des ruines romaines de Volubilis et se sont rendus à Abalessa, l'ancienne capitale du Hoggar. Ils étaient, comme ils se plaisaient à me le dire, des intellectuels nomades, toujours à la poursuite de la connaissance. Puis je suis arrivée et ils ont mis fin à leur quête joyeuse.

Mon père avait trouvé un poste de chercheur au moment où la télévision a commencé à se démocratiser ; les familles britanniques n'allaient pas tarder à passer leurs soirées devant le

poste. Peu après, par chance, il a remplacé le présentateur tombé malade d'une émission historique d'une heure. Il avait l'art et la manière, une allure d'érudit un peu démodée et il a tout de suite conquis le public. Il était bel homme mais pas au point de distraire les téléspectateurs ; les femmes aimaient le regarder, les hommes l'écoutaient et, sur ses sujets favoris, il faisait montre d'un enthousiasme communicatif. C'était le David Attenborough de l'archéologie : il rendait l'histoire attrayante. Les Britanniques ont toujours adoré l'histoire tant ils croient en avoir été les principaux acteurs. À l'écran, il respirait la bonhomie et on devinait son plaisir à partager sa passion. Lors d'une émission, je me souviens qu'il avait horrifié un conservateur du British Museum en voulant essayer le casque de Sutton Hoo. À l'époque, les gens étaient bien sûr plus petits que maintenant et le casque était resté coincé. Il s'était évertué à le retirer en bafouillant et, quand il y était enfin parvenu, des touffes de cheveux se dressaient sur sa tête. Des impairs de ce genre le faisaient aimer des gens, le rendaient humain et le rapprochaient d'eux, ce qui, par association, rendait aussi le sujet de ses émissions plus accessible. Cela faisait un drôle d'effet de le voir encore évoluer et parler à la télévision après nous avoir quittées, comme s'il ne s'était rien passé. Le pire, c'est qu'on ne savait jamais quand il allait se montrer. C'était une véritable institution publique, un trésor national : il n'était pas bien compliqué d'éviter les émissions d'histoire et d'archéologie, mais quand on changeait de chaîne et regardait l'appel de fonds lancé par une ONG pour quelque coin perdu d'Afrique, il vous prenait au dépourvu : il apparaissait en passant une main dans ses cheveux de plus en plus indisciplinés et se lançait dans une supplique passionnée.

— Viens, dit Ève en se levant d'un bond et prenant son sac. Allons voir la maison.

En voyant ma tête, elle s'empressa d'ajouter :

— Nous pourrons faire une estimation en prévision de la vente. Voir quelles instructions donner aux agents et ce dont tu dois te débarrasser, ce genre de choses. Il faudra que tu le

fasses à un moment ou un autre, alors pourquoi pas maintenant, pendant que je suis là ? Tu ne m'avais pas demandé un peu de soutien moral ?

Je fixai par-dessus son épaule la cour détrempée par la pluie où deux chats se faisaient face, prêts à se battre, l'un sur le mur, l'autre sur la remise. Celui-ci avait les oreilles aplaties sur le crâne, le tigré sur le mur semblait sur le point de bondir. J'allai rapidement à la fenêtre et tapotai au carreau. Les deux chats se tournèrent pour me lancer un regard hostile de leurs yeux jaunes. Celui sur la remise se leva et étira ses pattes de derrière, puis celles de devant, et sauta dans le patio. Le tigré se mit à lécher les siennes avec insouciance. Les humains ont beaucoup à apprendre.

Je me souvins brusquement du chat que nous avions dans ma jeunesse : Max, diminutif de Docteur Maximus Ibn Arabi, un animal agile aux immenses oreilles et au pelage brun clair lustré de fennec. Je le revis couché dans mon bac à sable au fond du jardin, clignant des yeux face au soleil comme s'il s'était trouvé dans un désert sans fin. À huit ans, j'avais demandé à mon père pourquoi notre chat portait un nom si bizarre. Les chats de mes amies s'appelaient tout simplement Noiraud, Caramel ou Chaussette. « Ce n'est même pas son nom entier, m'avait répondu mon père d'un ton solennel, comme s'il me révélait un secret longtemps gardé. Ce n'est pas simplement un chat, mais la réincarnation d'un ancien érudit, et son vrai nom est Abd abd-Allah Mohammed ibn-Ali ibn Mohammed ibn al-Arabi al-Hatimi al-Taa'i. C'est pourquoi nous l'appelons Max. » Je n'étais pas plus avancée. Mais chaque fois que le chat me regardait, je sentais qu'il le faisait à travers le voile d'une sagesse séculaire. Cette idée aurait peut-être perturbé d'autres enfants ; moi, elle me fascinait. Je m'allongeais par terre dans le jardin, nez à nez avec Max pour voir si cette sagesse allait m'être transmise, sautant le fossé entre espèces. J'avais oublié non seulement ce chat, mais aussi cette sensation de magie et de promesse qu'il avait procurée à l'enfant que j'étais.

À présent, j'avais le sentiment d'être totalement différente de cette gamine de huit ans, naïve et confiante, mais peut-être son ombre m'attendait-elle sous le toit de la maison de mon enfance.

— Très bien, dis-je avec l'impression de prendre une décision capitale. Allons-y.

Nous avons pris ma voiture. Les rares fois où quelqu'un d'autre conduisait, j'avais le pied gauche constamment levé au-dessus d'une pédale de frein imaginaire; je devais serrer les dents pour ne pas crier: « Attention ! » ou « Le feu passe à l'orange ! » Je surveillais les autres automobilistes dans le rétroviseur et du coin de l'œil, anticipant leurs manœuvres. Ça me démangeait de changer de vitesse ou de prendre le volant. Je n'étais pas ce qu'on pourrait appeler une passagère détendue.

Nous avons traversé la Tamise à Hammersmith, fait le tour du rond-point encombré et pris l'A40 en direction du West End, croisant les berlines des familles qui partaient en week-end. Alors que nous coupions par les petites rues autour de Regent's Park, nous sommes passées à côté de deux hommes qui embarquaient un dromadaire dans une sorte de van amélioré. Ou bien qui l'en faisaient descendre, pour le livrer à un zoo ? Difficile à dire. L'animal semblait à bout de patience. Bien campé sur ses larges pieds au milieu de la rampe en bois, il refusait de bouger d'un pouce dans quelque sens que ce soit. Juste avant de tourner pour prendre Gloucester Gate, j'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur: il était toujours au même endroit, aussi immobile qu'une statue.

Nous sommes arrivées à la maison vingt minutes plus tard, après être restées coincées dans les embouteillages de Hampstead Village. Je n'y étais pas revenue depuis que j'en étais partie à l'âge de dix-huit ans, avec pour tout bagage mes illusions sur

la bienveillance du monde déglingué qui m'entourait et les cent livres sterling que j'avais raflées dans le bureau de ma mère pour subvenir à mes besoins jusqu'au versement de ma bourse.

— Accorde-moi deux minutes, veux-tu ? dis-je à Ève en la laissant dans la voiture.

La maison m'observait furtivement à travers ses volets clos. Si elle m'avait reconnue, elle ne le montrait pas. Mais je me souvenais de tout : la plante grimpante qui s'entortillait autour de l'avant-toit devenait cramoisie à l'automne, puis tachée comme par la peste et enfin d'un jaune maladif avant de joncher le jardin de ses feuilles à sa mort annuelle. Je me souvenais des rhododendrons dont les branches tordues cachaient les repaires de mon enfance et des surfaces lisses du chemin d'ardoises menant à l'entrée, usées par le passage de milliers de pieds. C'était une maison dont les proportions plaisaient à l'œil de l'adulte qui la regardait maintenant. Enfant, elle m'avait paru immense ; maintenant, elle me semblait spacieuse mais pas vraiment énorme, imposante mais sans ostentation, comme si elle avait en quelque sorte rétréci au cours des années. Je la regardai longuement et je sus que j'allais la vendre. Je n'avais même pas envie d'y entrer. Trop de souvenirs m'y attendaient et pas seulement dans la boîte du grenier.

Je suivis le sentier qui longeait le côté de la bâtisse vers le jardin de derrière et contemplai ce paysage familier, respirant à peine, comme si en faisant un mouvement ou du bruit j'aurais pu effrayer et faire fuir les ombres délicates qui y habitaient encore. J'avais l'impression qu'en me glissant derrière l'épaisse haie d'ifs, je me surprendrais à l'âge de six ans, pieds nus et tannée par le soleil, les cheveux grossièrement tressés en nattes de squaw, brandissant victorieusement ma dernière découverte : un orvet ou un crapaud exhumé sans cérémonie du jardin de rocaille. Ou qu'en fermant les yeux, j'entendrais les hurlements de notre petite bande tandis que nous nous pourchassions entre les parterres de fleurs avec des pistolets en plastique. Mais le seul bruit que j'entendis fut le cri d'alarme, aigu et limpide, d'un merle dans les branches hautes du cèdre.

Je me plongeai à nouveau dans mon passé.

Le bassin près duquel je restais des heures à plat ventre à épier les évolutions paresseuses de la carpe dans ses profondeurs troubles était toujours là, maintenant envahi de mauvaises herbes et de liseron. Le jardin de rocaille n'était plus qu'un amas de pierres dévoré par le lierre, les orties et le pissenlit. Mon père n'avait jamais eu l'âme d'un jardinier, même dans sa jeunesse ; c'était ma mère qui avait entrepris de tenir la nature en respect, armée de cisailles à longs manches, de ses gants de jardinage et de sécateurs comme un chevalier du Moyen Âge parti lutter contre un petit dragon agaçant. Manifestement, personne ne s'était occupé du jardin depuis des années. En errant à travers les hautes herbes, je m'attendais un peu à trouver les restes de mon wigwam, des lambeaux de tissu jaune délavé pendillant à son piquet squelettique comme au mât d'une *Mary Celeste* encalminée, mon petit tapis en chiffon et mes vieux jouets encore éparpillés là où ils avaient été brusquement et mystérieusement abandonnés. Mes pas m'entraînèrent vers l'endroit où il se dressait tant d'années auparavant, mais il n'y avait même plus le cercle brun d'herbe séchée qu'il laissait sur la pelouse quand je le démontais l'hiver venu. Il aurait pu aussi bien n'avoir jamais existé, comme cette enfant rieuse à l'œil vif.

Des nuages sombres s'étaient accumulés et alors que j'étais là à rappeler mes souvenirs, il se mit à pleuvoir. Je fourrai les mains dans les poches de mon manteau et revins péniblement auprès d'Ève.

— Allons-y, dis-je. Entrons.

J'esquivai la question du grenier aussi longtemps que possible bien que j'eusse surpris Ève à lancer des coups d'œil dans sa direction chaque fois que nous traversions l'entrée d'où montait l'escalier en hélice avec sa rampe seigneuriale. Au bout de trois heures, nous avions dressé un inventaire sommaire du contenu de la maison, en particulier du mobilier, des tableaux et des objets de valeur que mes parents avaient rapportés du monde entier.

Je n'arrivais pas à me résoudre à entrer dans leur chambre. La mienne était plus loin dans le couloir. Je poussai la porte avec précaution.

Cela revenait à remonter le temps. Tout était resté exactement comme je l'avais laissé il y avait si longtemps, sauf que c'était maintenant passablement poussiéreux et fané. Les posters des Slits, des Crass et des Rezillos étaient toujours aux murs, une musique furieuse pour une fille en colère ; les vêtements en vrac dans le placard étaient sans doute redevenus à la mode dans les rues les plus miteuses autour de Camden. Je refermai la porte. C'était une période de ma vie à laquelle je n'avais aucune envie de retourner, le chapitre d'un livre que je souhaitais laisser à jamais fermé.

De retour dans le couloir, je constatai qu'Ève avait tiré l'échelle du grenier.

— Tu sais que tu dois le faire, me dit-elle gentiment.

Je savais qu'elle avait raison. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Je mis le pied sur le premier barreau.

Certaines personnes ont une peur morbide des greniers. Les histoires de fantômes et de dingues rôdant dans les coins sombres de nos maisons ne manquent pas : symboles psychologiques de notre moi et des autres, crainte du côté obscur de notre personnalité, de l'aspect irrationnel du monde que nous ne pouvons comprendre et par lequel nous nous sentons donc menacés. Mais ce n'était pas le grenier qui faisait trembler mes mains sur l'échelle. Je n'avais pas peur des fantômes en tant que tels. Mes camarades d'école étaient morts de trouille quand je leur racontais des histoires d'esprits vengeurs et de morts vivants. Je me demande où j'allais les pêcher, ces histoires ; toujours est-il qu'enfant j'avais apparemment une imagination morbide et l'estomac solide. Lorsque le terrier du voisin s'est fait écraser et que j'ai vu ses boyaux répandus sur la chaussée comme de gros vers blancs, je ne suis pas partie en courant, pas plus que je n'ai pleuré, mais je suis restée là, fascinée. Qui eût cru que le

corps d'un chien contenait de telles choses ? Je me suis servie de ces détails horribles pour concocter une nouvelle histoire de fantômes et Katie Knox a vomi dans un rosier. Mais depuis, j'avais passé beaucoup de temps à réprimer mon imagination hyperactive, à lui passer la camisole pour entrer dans le monde où vivent les conseillers fiscaux et autres adultes. En montant dans cet espace sombre plein de toiles d'araignée, ma crainte était de donner aux morts un pouvoir sur moi sous la forme de choses qui me tourmenteraient.

Au sommet de l'échelle, je cherchai à tâtons la lampe de poche que mon père laissait à droite de la trappe. Elle était bien à sa place habituelle. Le souvenir de la dernière fois où j'étais venue là resurgit aux marges de ma conscience et je le chassai. J'allumai la lampe et balayai le grenier de son faisceau. Des boîtes et des boîtes partout.

À quoi m'étais-je attendue ? À une unique boîte au milieu d'un grand vide ?

Je mis le pied sur le plancher du grenier et l'explorai à la recherche du carton portant mon nom. Force m'était de reconnaître que mon père était organisé. Je me demandais, en parcourant du regard les archives étiquetées et rangées avec soin, s'il savait qu'il allait mourir et, dans ce cas, depuis combien de temps ? Il y avait des cartons de livres, classés par sujet. Des cartons à chaussures remplis de documents archéologiques, de vieux papiers.

Je réussis finalement à mettre la main dessus. J'avais dû passer à côté deux ou trois fois : elle était beaucoup plus petite que ce à quoi je m'attendais pour Dieu sait quelle raison – peut-être parce qu'Ève avait émis l'idée qu'elle pourrait contenir les restes de ma mère. Je m'accroupis à côté. « Isabelle » était marqué sur le dessus avec l'étonnante écriture penchée de mon père. Le papier sur lequel c'était écrit avait jauni avec le temps et l'encre avait passé. Depuis combien de temps la boîte était-elle là ? Le carton avait été soigneusement fermé avec du ruban adhésif PVC, si bien que je ne pouvais pas tout simplement l'ouvrir là,

en répandre le contenu sur le plancher et m'en aller. Je le pris. Il était léger, mais en l'inclinant, quelque chose glissa à l'intérieur et heurta l'autre côté du carton avec un bruit sourd.

Qu'est-ce qui avait bien pu le provoquer ? Je fixai la boîte des yeux comme si elle avait pu contenir un crâne ou une main momifiée. Oh, arrête, Iz, me dis-je avec fermeté et je fourrai le carton sous mon bras. Ce ne fut pas évident de descendre l'échelle avec une seule main, mais j'y réussis sans coup férir. Ève lorgnait avidement la boîte.

— Allez, vas-y, ouvre-la.

Je secouai la tête.

— Pas maintenant. Pas ici.

Voyage initiatique au pays des Touaregs.

Depuis l'enfance, Isabelle ne s'est jamais vraiment sentie à sa place. Peut-être est-ce pour cela qu'elle a choisi de mener une vie bien réglée, sans danger ni surprise. Mais la mort de son père bouleverse ce fragile équilibre. Archéologue dont elle était sans nouvelles depuis trente ans, l'homme lui laisse un curieux héritage : une lettre l'invitant à reconstituer son passé, accompagnée d'une boîte dans laquelle se trouvent, dit-il, les « jalons » de sa vie.

Ces jalons sont en fait des objets qui ont tous un lien avec le Maroc. Isabelle décide donc de se rendre dans ce pays afin d'en apprendre davantage sur elle-même. Là-bas, au cœur du désert, la jeune femme démêlera les fils de son histoire, profondément liée à celle de Mariata, une Touareg au destin tragique.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR THIERRY PIÉLAT

La Britannique Jane Johnson est éditrice. Depuis 2005, elle partage son temps entre la Grande-Bretagne et un village marocain du Haut-Atlas. Après *Le Dixième Cadeau*, *La Route du sel* est son deuxième roman, suivi par *La Favorite du sultan*.